

d'ailleurs, ne nécessitera pas, pour ces derniers, de dépenses particulières, les fils et les bandes électriques se soumettant facilement à toutes les formes décoratives.

Mais, dès lors, la foire nocturne, devenue un immense hall de feu, attirera des multitudes admiratives et profitera pécuniairement de leur entraînement au plaisir. En même temps qu'un lieu de communion artistique, elle constituera un lieu d'agitation commerciale. Elle acquerra ainsi une véritable importance sociale.

## LES CIMETIÈRES

### I

Les cimetières feront longtemps encore partie intégrante des villes malgré les prescriptions de l'hygiène. Des législateurs clairvoyants s'efforcent de les en éloigner et de les situer sur des hauteurs avoisinantes. Mais, sans cesse, les villes en travail d'agrandissement, s'en rapprochent et les englobent dans leur agglomération. Vainement essaierait-on d'arrêter cet acheminement de la cité vivante vers la cité morte. Du moins lui fixa-t-on des limites. Les bâtiments de l'une se contentent maintenant

d'observer de loin les bâtiments de l'autre.

Or, de par le fait que les cimetières s'incorporent à la ville, nous nous devons d'examiner leur esthétique. On ne s'en est pas préoccupé jusqu'à l'heure. Toute littérature les concernant se borne à étudier leur législation. Leur architecture ne sollicite guère l'attention. Le personnage enseveli fait oublier la maison qu'il habite. Et cette constatation ne nous étonne point. Les archéologues et les artistes s'intéressèrent aux nécropoles antiques parce qu'elles leur révélèrent l'histoire des civilisations disparues. Elles contenaient, en outre de leurs cadavres, le témoignage harmonieux et uniforme d'un art où toute la vie se reflétait dans la mort. De l'hypogée d'un Pharaon au simple tombeau d'un tisserand égyptien, c'étaient les mêmes figurations ornementales, le même enchantement des lignes. Les sculpteurs du granit, du marbre et du bois, les ciseleurs, les peintres obéissaient à des rites. Les seules différences entre la richesse et la pauvreté consistaient dans l'affluence des couleurs et des ors dont les ornemanistes décoraient les parois offertes à leur pieuse maîtrise.

De même que l'Égypte, maintes nations de l'antiquité inaugurèrent des architectoniques funéraires qui, en nous instruisant sur leur caractère social, nous révèlent leur culte conscient et profond des morts. Si nous-mêmes ne possédons pas une architecture funéraire singularisée, c'est que sans doute nous avons perdu ce culte des morts. Ou, du moins, se présente-t-il sous un aspect différent de celui qu'entretenaient les anciens. Il ne participe pas de notre piété. Il n'a pas une acception religieuse : il est purement ostentatoire. Le monument funèbre que nous érigeons n'est pas un lieu de communion et de sacrifice. Nul amour survivant aux séparations de la mort ne s'y dévoile. Mais de même que nous manifestons notre opulence en nous assurant, dans la ville, pignon sur rue, de même nous confirmons cette opulence, en nous munissant, dans la nécropole, d'une maison posthume, somptueuse et durable. Cette vanité s'accorde piètrement avec les exhortations à l'humilité des religions diverses et de toutes nos morales. Mais surtout elle contribue, ainsi que nous le démontrerons, à contrevenir, par son

caractère démesuré, aux lois de simplicité et d'harmonie sans lesquelles ne saurait se manifester d'esthétique.

Ressembler à une ville est le pire des destins pouvant advenir à un cimetière. Car, dès lors, il en acquiert la tristesse géométrique que ne viennent point édulcorer l'amplitude des places, l'imprévu des perspectives, les accidents des façades, la lumière, le mouvement. On ne sait quelle atmosphère glacée s'y coule et rend les pierres plus aiguës, les ferronneries plus rébarbatives, les maisonnettes plus hermétiquement closes. Les morts enfermés égoïstement chez eux semblent veiller derrière leurs portes, prêts à repousser les intrus. On sent partout de l'hostilité et point cette paix profonde que semblerait indiquer le silence pesant. Les végétations n'atténuent pas cette impression d'hostilité. Car les cyprès splendides sous les climats généreux d'Orient et les saules habitués au contact perpétuel de l'eau, se rabougrissent et s'étiolent en des terres cependant fécondées par les chimies de la décomposition. Seuls les platanes, les ormeaux et autres espèces non dépaysées

sauvent d'un peu de leur mélancolie les cimetières des grands centres.

On peut, croyons-nous, classer en trois catégories les cimetières, d'après leurs physiologies caractéristiques. Le cimetière de village est de tous le plus intime, le plus naturel, le plus humain. Resserré autour de sa petite église romane semblable à une grange, jalonné de croix en bois, mal entretenu, il a l'air d'un fourré désordonné où les fleurs rustiques croissent librement parmi les foins. Des champs l'entourent où murmurent et mûrissent les moissons, tout ce par quoi vécurent, souffrirent et jouirent les ancêtres étendus en leurs rectangles d'humus. On sent que là les travailleurs de la glèbe se retrouvent heureusement comme autrefois, aux frairies, devant les cabarets, autour des verres. Leurs tombes, à peine exhaussées comme par la forme persistante des corps, rampent autour d'un maigre monument de pierres blanches, balustrades, pots colorés, couronnes de perles, élevé par la morgue d'un bourgeois cossu. Et, dirait-on, toute la mentalité de la bourgade s'affirme en cet endroit solitaire. Car les serfs

éternels du terroir y demeurent modestes et soumis sous la domination du hobereau endormi dans la pierre cependant que l'église, du haut de son campanile, conduit, au son des cloches, le sort du troupeau.

L'air familial, l'insouciance du décor extérieur qui assurent une si douce beauté au cimetière champêtre, disparaissent de celui des petites villes. Car, autour de ce dernier, des murailles circonscrivent l'avancée de la végétation naturelle. C'est une vaste place nette, un quadrilatère clair où éclatent les systèmes divisionnaires de l'administration. Une grande allée et des ruelles rayonnantes convergent vers un point central où s'érige un quelconque monument dédié aux sacrifiés de la guerre franco-allemande ou aux obscurs héros des sociétés locales. De malingres cyprès courant à la débandade paraissent importés par ces fabriques de Nuremberg qui confectionnent l'arbre-jouet sur un mode fuselé traditionnel. Une désolation indicible se dégage de ces choses et l'on vilipenderait l'ingérence de l'administration en cette bourgade de la mort si l'on ne sentait cette ingérence

approuvée par les familles y possédant des concessions.

Ces familles s'étonneraient fort que quelque passant s'affligeât de l'ordre régnant dans le cimetière commun. La petite ville a le goût inné des objets uniformément alignés, des bibelots se faisant pendant et de l'artifice sous ses aspects divers. Elle souffre que, des temps révolus, lui restent des ruelles contournées et des maisons à auvents. C'est pourquoi elle imagine que son cimetière rectiligne répond aux concepts ultimes de l'art. Elle éprouve du bien-être à le considérer tout découvert, dégagé de cette emprise des feuillages qui, à son sens, en détruirait les courtes perspectives.

Mais, en même temps, la petite ville se garde d'oublier quel monument de sottise et d'orgueil elle représente devant le monde. Il est de toute nécessité que le cimetière réfléchisse cette sottise et cet orgueil. La querelle des castes n'arrête pas, au seuil des tombes, ses manifestations coléreuses. Une émulation bizarre que des questions économiques ne réussiraient pas à produire, invite les familles à bâtir, sur les

cadavres de leur parenté, des monuments toujours plus riches. Il faut éclipser le voisin, étonner l'entourage, stupéfier le visiteur étranger. Bien misérable est le citadin privé tout au moins d'une pierre qui avertira la postérité des merveilles de sa pérégrination terrestre.

Et voici que le cimetière calque la petite ville comme il calqua le village. Aucune intimité. Les morts ne voisinent que par classes. Les situations agréables, la promenade au long de l'allée centrale appartiennent aux aristocrates et aux gros commerçants. Mince bourgeois, employés, artisans cèdent le pas comme il est ordinaire en une société normale. Ils se partagent les ruelles transversales, haïeux et enviant l'aise des opulents trépassés. Et tandis que leurs granits bleus reposent à même la terre, envahis par l'herbe vivace, les tombes texturées de pierre, de marbre et de fer, prolongées en caveaux spacieux, étalent un faste ridicule. On y est frappé tout d'abord par la saveur des inscriptions. Le sentimentalisme de la petite ville ne se découvre guère qu'au cimetière. Dire de quelles vertus soudaines se parent, en ren-

dant l'âme, les commères cancanières et leurs époux bedonnants, serait une tâche d'humoriste. Puis il faudrait aussi consigner tant de quatrains boiteux enfantés par les lyres locales. Mieux vaut considérer les ornements dont les édicules supportent le faix douloureux. Des artistes de bazar, une nuée de ratés aux imaginations saugrenues les inventèrent. Un attirail de vases en porcelaine peinturlurée ou en fonte argentée, de prie-Dieu, de pots de terre, de bassins, de jardinières s'ordonne dans l'étroit espace que ménagent des balustrades ou des chaînes. Des couronnes recèlent en leur ventre de verre bombé la dernière photographie du mort ou encore des symboles tendres, tel celui des mains unies. Les fleurs parviennent quelquefois à rendre moins grotesque cet étalage d'objets vulgaires ; on les utilise à cause de la modicité de leurs prix. Mais on les encadre entre des bordures de fusains et de buis absurdes qui devraient à jamais être proscrits de la décoration funèbre.

Les habitacles mortuaires souffrent d'une banalité plus définitive encore. On ne pourrait

avec certitude leur attribuer un style. Hybrides, empruntant au sarcophage égyptien ses lignes massives, à la Grèce ses chapiteaux et ses péristyles, à l'art byzantin ses coupoles, à l'art dit moderne ses contours inconsiderés, ils forment un chaos de discordances architecturales. Et nous parlons des monuments dignes d'être mentionnés. Les autres sortent des marbreries spéciales, taillés sur des modèles uniques, différenciés les uns des autres par quelques surcharges de motifs ou par plus ou moins de dorures. Certains possèdent des chapelles intérieures et ce sont alors, sur des autels minuscules, des déballages de ces statues coloriées, de ces feuillages d'or, de ces vases imagés que les boutiques de Saint-Sulpice répandent, à travers le pays, pour accoutumer le peuple à une conception vraiment catholique de la beauté.

Le cimetière de petite ville n'est malheureusement pas le seul à donner asile à tant de pompes puérides. Marseille, Nice et Bordeaux ne laissent point dans le marasme le commerce des marbreries et des couronnes pitoyables. Encore les cimetières provençaux peuvent-ils

multiplier à peu de frais les décorations florales et la Chartreuse gasconne abrite-t-elle ses morts sous des platanes géants. De telle sorte qu'on les assimilerait, à certaines époques, à des jardins trop ratissés, encombrés de pierrailles par un propriétaire archéologue et statuomane.

Mais Paris ne dispose pas, à son gré, de ces admirables végétations. Il les doit créer. Elles réussissent souvent mal. Elles restent chétives et tourmentées. Et les cimetières se ressentent de ces acclimations laborieuses. Nous ne parlons point des cimetières périphériques, confinant à la campagne et lui empruntant ses végétations éprouvées, mais de ceux que la ville enferme, Montparnasse si renfrogné, si bougon qu'il ressemble à une caserne; Montmartre, comme fortifié, jetant, sous le pont qui le précède, un regard de sournoiserie.

Le Père-Lachaise, entre tous, mérite qu'on s'y attarde. Nous verrons que, considérée en détail, l'esthétique en est médiocre. Mais l'impression d'ensemble est superbe. Il la doit évidemment à sa situation sur une éminence qui permet l'étagement des verdure, la dispersion

irrégulière des tombes et surtout la variété des perspectives.

Son entrée mi-circulaire, massive comme un épaulement, avec ses piliers arrondis, ornés d'austères sculptures, exerce une séduction immédiate. On éprouve la sensation, la dépassant de pénétrer en de la gloire, une gloire qui aurait un visage mélancolique d'exil et les ailes coupées. L'allée principale et ses gazons nus conduit, pense-t-on, vers quelque apothéose de la pensée. Mais brusquement elle s'arrête, comme agenouillée, devant le monument splendide que Bartholomé plaça au seuil de la ville souterraine. Certainement jamais les morts n'eurent, depuis les fastes égyptiens, une telle glorification. La douleur tragique et la douleur résignée, penchées sur la fatalité, l'invectivent et l'interrogent. Les groupes disséminés au-devant de ce pylône de pierre symbolisent un moment et tous les moments de la souffrance humaine, soit qu'une inexprimable angoisse traverse les chairs ou qu'un rayonnement de l'extra-monde les embellisse. Rien de religieux et rien d'horifique. En même temps que le cerveau, les entrailles du

visiteur sont secouées. L'âme et l'organisme palpitent. Dans le passé et dans le futur on entre en communion avec ces figurations pathétiques qui synthétisent toutes les attitudes, tous les gestes, toutes les expressions de la misère terrestre.

Et c'est imprégné d'une tristesse solennelle que l'on monte vers les régions supérieures du cimetière. On ne devrait jamais en une autre saison qu'au printemps parcourir le Père-Lachaise. Car la verdure manifeste alors son maximum de beauté, verdure transparente et frêle, mais que le soleil projette en fins reflets sur les tombes. Si bien que la dureté des pierres s'adoucit et que tout semble allégé, translucide, souriant. Les quartiers neufs jonchés de pierres trop blanches et les vieux tournés au bistre finissent par s'accorder en une même joliesse de tons. Et si l'on plonge vers les fonds, le spectacle agréé mieux encore. Les subdivisions administratives disparaissent. Les couleurs dominantes s'accusent : jaunes crus des immortelles, violets et bleus des couronnes en perles, roses et rouges des fleurs, noirs des ferronneries,

taches des granits, porphyres, syenites, ardoises et marbres. Aucun terme ne saurait exprimer le charme de ces teintes, tantôt vives et tantôt brouillées, glissées au travers des rideaux ténus des feuillages (1).

Et l'on a peine à croire que ce cimetière si prodigieusement esthétique puisse être entièrement composé, comme nous l'avons affirmé plus haut, de détails inesthétiques. C'est que ces détails se perdent dans l'ensemble. De même que des individus monstrueux peuvent réaliser une foule belle, de même des tombes sans agrément peuvent participer à un majestueux ensemble architectural. Mais encore faut-il qu'elles soient en multitude et d'une infinie variété de forme. Si toutes reproduisaient le même cube surmonté d'une croix ou de vases funèbres, le maelon du Père-Lachaise s'apparenterait à quelque carrière abandonnée. Mais, heureusement, ici ce sont des cages avec balustrades, piliers, chaînes d'acier ; là, des pyramides ; plus loin, des colonnes tronquées ; plus loin encore des

(1) Le quartier des tombes enfantines est aussi exquisement coloré de blanc et de bleu.

rochers artificiels. Une chapelle gothique dresse une flèche aiguë entre deux paquets de maçonnerie posés à terre comme les toits de maisons lointaines apportés par l'orage. Voici des péristyles grecs et voici des pylônes égyptiens ; voici des tours moyennageuses et voici de simples pierres comme oubliées par un fardier, sur la route. Et, innombrables, levant leurs têtes rondes, carrées, pointues, ogivales, avec ou sans chapiteaux, protégées ou non par des toits de tôle, les stèles promènent, dans les méandres de la colline, leur gravité pensive.

Les architectes évidemment bâtissent des tombeaux plus intéressants que ceux fournis par les boutiques spécialisées. Pourtant, que de mauvais goût encore et quelle pauvreté d'invention chez ces hommes que l'on supposerait capables de montrer une culture artistique ! Ils sont, il faut le croire, gênés dans leurs réalisations par les exigences des familles. Comment, sans cela, leur pardonnerait-on un tel insouciant de beauté ?

Est-il vraiment nécessaire que la pierre rapporte les actions héroïques des officiers après

que l'histoire les a enregistrées ? Le fait d'avoir construit sur un amoncellement de canons et de boulets le monument du général baron Nègre ajoutera-t-il du lustre à sa mémoire ? Le général Foy, juché sur un piédestal énorme que surmonte une colonnade, eut-il souventes fois l'occasion de se présenter aux armées le torse enveloppé d'une chlamyde ?

Les familles évidemment voulurent ces canons, ces boulets et cette chlamyde. Elles voulurent aussi la galère qui navigue sur une face de la tombe du duc Decrès ; et les proues de vaisseaux, et les faisceaux guerriers d'où émerge le visage rasé d'un autre amiral ; et ces étonnantes juxtapositions de styles susceptibles d'exprimer la mentalité cosmopolite d'une médiocre princesse russe ; et cette coupole formidable protégeant l'appartement souterrain d'un marquis espagnol ; et cette armure moyennageuse décorée de la Légion d'honneur symbolisant l'ancienneté et l'illustration de la race des Montserrat ; et cet édifice hétéroclite où, sur des assises de granit, se superposent les colonnes de marbre noir, les statues de marbre blanc et le sarco-

phage de marbre rouge ; et ce dolmen, semblable à un champignon gigantesque, où se lamente un buste d'archéologue.

Ah ! la sensiblerie des familles ! Les cimetières lui doivent surtout une prodigalité lamentable de statues, de bustes et de médaillons, car les chefs hirsutes et barbus, les figures chauves, imberbes, édentées, amincies par la caducité, surgissent de toutes parts. Ils apparaissent à demi étreints par la pierre, ou enfoncés en des niches, ou encore tout à fait en cage. On rencontre même des scènes sentimentales, des enfants aux visages de chromo, souriant aux anges, des aïeules étendues sur le faite de leur mausolée et rendant l'âme dans une grimace. Et voici un monsieur en redingote de marbre, une main dans sa poche de pantalon et l'autre brandissant un marteau. On chercherait vainement la signification de cette attitude dans l'ornementation environnante, salmigondis d'amours, d'oiseaux nocturnes, de femmes et de chiens.

Car l'ornementation des tombes correspond en laideur à la statuaire. Leurs portes de tôle, tantôt aussi vastes que des portes cochères, mais le plus

souvent de dimensions modestes, s'étoilent de découpages à la scie qui reproduisent les initiales du mort ou bien d'arabesques, de palmes, de fleurs, de croix métalliques posées en appliques. Leurs fenêtres laissent filtrer une lumière diffuse au travers de vitraux communs. Car beaucoup de tombes possèdent des verrières. Or rien ne cadre plus malchanceusement avec la pierre nue que la verrière créée pour s'épanouir dans la dentelle gothique.

Une faune rudimentaire alimente l'inspiration sculpturale. Elle va du chien à l'oiseau nocturne. Parfois, mais rarement, quelques cigognes rêvant sur leurs longues pattes. Puis ce sont les mascacons, les blasons largement étalés, les vases funéraires, les insignes honorifiques, les palmes, les sabliers, les flambeaux, les trépieds, les coupes propitiatoires, les anges incorporels, les théories de femmes nues. A cela s'ajoute, pour accroître la banalité générale des tombes, la calamiteuse collaboration des familles. Les familles n'ont pas, il est vrai, la facilité d'opérer une sélection dans le choix d'objets funéraires que leur offrent les commerçants. Peut-être préféreraient-elles la

fleur naturelle si celle-ci n'exigeait une culture pleine de sollicitude. Les affreux vases de fonte argentée, les jardinières et les croix de zinc en contiennent parfois de maigres bouquets. Mais Paris ne surabonde guère de fleurs naturelles. En outre, elles se vendent chèrement. Cela expliquerait peut-être que l'artificiel ait envahi et déshonoré les cimetières parisiens.

Les couronnes, rangées sous de petits toits vitrés ou étalées derrière de véritables vitrines, étaient autrefois tressées d'immortelles jaunes ou pourpres, ou encore mélangées de ces deux couleurs. On les fabrique maintenant en faïence granuleuse, simulant cette fleur, mais d'un aspect plus attristant certainement et plus inesthétique. Toutes les matières, d'ailleurs, paraissent actuellement propres à la fabrication de couronnes dont la qualité primordiale doit être la durée. Plus aucune notion de beauté. Il est seulement utile de démontrer qu'aux jours consacrés on rendit visite aux morts. La formalité étant accomplie le plus souvent en parfaite indifférence, peu importe que le bronze, l'émail, la porcelaine, le celluloid, la céramique, la barbotine, la majo-